



SQUID GAME

Une série de
Hwang Dong-Hyeok

Un regard « psy »
Cédric Le Bas

© Cédric Le Bas, 2021

Cédric Le Bas
67, chemin de Chapeaux
01170 CROZET
<https://cedric-le-bas.com/seriespsy>

Prologue

Ce texte a émergé de mon état intérieur après la saison 1 de la série Squid Game. Partant de ce ressenti, il propose quelques pistes de réflexions psycho-philosophiques. Sincère, il est nécessairement subjectif, mais je l'espère sans trop de dogmatismes et propice aux questionnements divers.

1

Questions de violence ?

Squid Game ne peut laisser indifférent. Dire que j'ai eu du plaisir à visionner cette série ne me semble pas le terme approprié. Fascination, sidération, malaise, écoëurement, comment décrire ce que j'ai ressenti ?

La place de la violence au cinéma et l'écho avec nos sociétés modernes semble sauter aux yeux en premier lieu. Le thème du jeu dont l'enjeu est la vie n'est pas nouveau, mais qu'est-ce qui fait qu'il vient encore nous chuchoter à l'oreille aujourd'hui en 2021 ? C'est un murmure glacé comme la mort, un frisson qui vient se glisser jusque dans nos nuits agitées...

Là où la série fait mouche, c'est en rendant un jeu imaginaire des plus barbares presque moins insupportable que les souffrances engendrées par une société où la recherche du profit, l'inégalité et l'injustice, poussés à leur paroxysme, n'ont plus de visage humain. On finit parfois presque par croire que les anonymes cachés derrière leurs masques ont plus d'humanité que « cette chienne de vie » où l'argent et le pouvoir règnent sur toute forme de dignité.

Même si ce jeu semble complètement inhumain, il prétend en tout cas être juste. Et l'injustice n'est-elle pas une des violences les plus redoutables pour le psychisme humain ?



Qu'est-ce que la violence et quelle en est son origine ? Si l'on prend la définition de Charles Rojzman qui a beaucoup travaillé sur les différentes formes de violences dans nos sociétés, la violence commence quand on s'adresse à un autre humain sans le considérer comme un frère humain. «Dans la violence, l'autre est déshumanisé ou diabolisé ; dans le conflit, il reste un être humain dont on peut prendre en compte les besoins et les points de vue, tout en étant en désaccord avec lui. »¹ L'autre comme objet,

¹ Rojzman, Charles, 2009, Bien vivre avec les autres. Une nouvelle approche : la thérapie sociale, Paris, Larousse, coll. « L'univers psychologique ». p. 183

inférieur, cause de nos malheurs, irrécupérable, diabolique, produit une action : la maltraitance (faire du mal à l'autre), l'humiliation (l'autre comme inférieur, nul ou méprisable), l'abandon (l'autre ne mérite pas notre intérêt) et/ou la culpabilisation (uniquement l'autre est responsable).

Il est essentiel de reconnaître les différents visages de la violence et d'en comprendre son origine si l'on veut essayer de prendre un peu de hauteur par rapport à une vision en noir et blanc de notre humanité. La violence des guerres, de la famine, d'une agression physique, est facilement reconnaissable. Par contre, il est plus difficile d'accepter que bien d'autres violences insidieuses viennent contaminer nos sociétés dites « modernes » et « à fonctionnement démocratique. » Le déni de ces violences est également d'une grande violence pour ceux qui les subissent. Le déni amène une fuite en avant, une perte progressive de la conscience, une forme de déshumanisation. Il amène l'indifférence. Il est particulièrement d'actualité.

La violence de la compétition, de la loi du plus fort que l'on brandit comme une vérité, au lieu de mettre en avant la réalité de l'humain qui est avant tout faite d'entraide et d'empathie². La violence de l'argent et du pouvoir, qui justifient tout au mépris des conséquences. La corruption et la manipulation de l'information à grande échelle, qui génèrent une perte de confiance tellement profonde

² Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, 2019. *L'entraide, l'autre loi de la jungle*.

qu'elles menacent les fondements de l'organisation des groupes humains.

La violence des clivages créés par le jugement, la catégorisation, le climat paranoïaque où l'autre est avant tout considéré comme une menace dans une ambiance de peur généralisée.

La violence des institutions déshumanisées par « l'ordinateur fatal », « la réification de l'humain par les fichiers »³, par l'absence d'interlocuteur et de visage, par une attitude systématique distillant le « présumé coupable » et l'impossibilité pour un citoyen lambda de se repérer dans un dédale de règles qui se retournent contre ceux qu'elles sont censées protéger. L'absurde est roi et propage sa violence inhumaine. N'est-ce pas où en sont nos sociétés pour la plupart ? Sociétés où seuls semblent se repérer ceux qui ont encore l'illusion d'y trouver quelques miettes : « jusqu'ici tout va bien, puisque je ne me suis pas encore écrasé... »

Mais beaucoup d'humains le sentent aujourd'hui, ou le savent, tout ne va pas bien, et les personnes qui en arrivent à commettre des actes extrêmes mettent en réalité en acte une violence « invisible » qu'ils subissent chaque jour, sans perspective qu'elle soit reconnue ou jugée par des sociétés qui s'éloignent de leur humanité. Ces personnes sont considérées comme perdues, nuisibles ou insensées, alors qu'elles pourraient servir de messages d'alerte, représenter les freins d'urgence de la machine infernale que personne n'arrive à ralentir.

³ <https://www.thinkerview.com/benjamin-bayart-et-marc-rees-pass-sanitaire-geopolitique-de-la-data-copie-privee/>

Elles sont montrées du doigt et le discours vise à les écarter, à les éliminer, sans regard systémique de la situation et sans remise en cause de l'organisme dans son ensemble, alité et couvert de pansements inutiles. La violence ne naît pas par hasard. Elle vient de cette injustice profonde ressentie par une partie croissante d'êtres humains, peut-être même une majorité ?

Les groupes essaient de survivre en créant des coupables, des responsables, les fameux bouc-émissaires, outils du désespoir invisible pour tenter inconsciemment une dernière chance de régulation, de cohésion, d'appartenance. Et cette « bouc-émissérisation » engendre elle-même de la violence, dans un cycle infernal, où la boule de neige s'est progressivement transformée en un Yeti monstrueux et incontrôlable ! Ces phénomènes ont été décrits et étudiés depuis la nuit des temps.⁴ Mais comprendre ne veut pas dire excuser, ni pouvoir changer les choses. N'y a-t-il vraiment aucun autre moyen d'être ensemble ?

Pourquoi une telle série trouve un écho dans nos sociétés en 2021 ? Regardons le monde autour de nous. Elle parle de nous, de nos délires, de nos maladies, de notre folie collective, de l'absurde qui rode comme une banalité. Une règle en amène une autre et on finit par se retrouver dans un jeu où plus personne ne peut croire que ce que l'on y vit est bien réel. En pleine déportation, le déni, peut-être en lien avec la sidération devant l'inconcevable, était de règle.

⁴ Stéphane Vinolo, 2011. *Différer le mal : la logique du bouc émissaire*.

Aujourd'hui, nos psychés semblent être dans le même état de stupeur, de figement traumatique.

Le cri provocateur et dérangeant de cette série devrait être vu comme une sirène d'alarme. Il devrait nous faire tourner la tête ! Les participants reviennent de leur plein gré dans ce jeu de la mort, car l'enfer et les violences de leur quotidien semblent au final encore plus terribles. Et comment nier cette réalité ?

La violence de plus en plus criarde et inéluctable des élites déconnectées de la réalité est représentée dans la série par l'arrivée des « VIP » comme spectateurs du jeu. Leurs commentaires sont le reflet du plus haut degré de violence. Ils témoignent de leur jugement d'autres humains comme de purs objets sans importance. Leur attitude est l'image d'une coupure totale avec le réel et avec leurs ressentis. Cette dissociation peut avoir lieu comme protection lors d'un choc traumatique, mais elle peut aussi être permanente et entraîner une forme de sociopathie. En effet l'empathie vient de nos neurones miroirs et de notre capacité à ressentir à travers le regard de l'autre, notre cerveau générant par l'imaginaire un vécu similaire à ce que l'on croit percevoir chez l'autre. L'empathie est l'essence de la création du lien et de l'entraide. L'absence d'empathie nous rend donc par définition inhumains.

L'empathie s'est développée avec les mammifères car elle est à la base de l'attachement permettant à une espèce d'élever ses petits en les gardant près de soi pour les protéger. Sans attachement, les progénitures meurent car elles ne sont pas protégées. L'espèce humaine, comme d'autres mammifères, doit sa survie à l'empathie et à

l'attachement, et non à une société qui génère la compétition et engendre des sociopathes centrés sur la performance ou tout autre idée abstraite érigée en vérité suprême, agissant comme dictateur.

La violence au cinéma est-elle simplement racoleuse où est-elle un instrument pour réveiller les consciences contre la violence elle-même ? Pourquoi exerce-t-elle une telle fascination qui fait qu'on a du mal à s'en détacher, comme lors d'un accident de la route vers lequel les regards convergent, attirés par une curiosité morbide ? Est-ce une addiction, une habitude, une forme de dissociation, ou tout simplement une prise de recul par le jeu qui fait la différence entre une représentation et la réalité. Le cinéma se veut-il réaliste ou est-il un art créant des formes qui sont à regarder d'un point de vue purement esthétique ? Et dans ce cas, quid de l'esthétique de la violence ? Cet esthétique est-il éthique ?

Peut-on dénoncer la violence sans violence ? Nous savons que Gandhi s'est appuyé sur une bonne dose de colère pour mener à bien ses actions de non-violence. Il reste pourtant une des principales icônes de la paix. Pourquoi oublie-t-on que la violence faite à soi est aussi une violence, qui fait aussi violence à l'autre à travers les mécanismes d'empathie ? La fin justifie-t-elle les moyens ? La violence qui coule à flot dans les séries et le cinéma est-elle au service du profit, un bras de levier commercial, ou un outil engagé pour éveiller les consciences ?

Et nous, spectateurs, quelle est notre part là-dedans ? Le cerveau ne cherche-t-il pas à étudier encore et encore tout danger potentiel menaçant notre survie, nous poussant à nous intéresser au pire et à négliger à notre insu tout ce qui va bien ? Et ce phénomène n'a-t-il pas tendance à s'accroître avec l'accumulation d'événements traumatiques, mettant encore et encore le cerveau en alerte, jusqu'à abaisser le seuil d'alerte au danger et à ne repérer plus que des dangers potentiels ? Ne sommes-nous pas arrivés au stade où nous sommes tous poly-traumatisés ? Nos façons d'y réagir sont différentes, tout autant que notre perception de Squid Game...



2

Complexité des contraires

Plus on s'enfonce dans une extrême lors du déroulement implacable du scénario qui nous embarque dans une descente aux enfers, plus les frontières entre le bien et le mal semblent floues. À la manière du yin/yang, atteindre une extrémité nous plonge déjà dans l'autre polarité, comme si aller au bout de la noirceur laissait apparaître au final un peu de lumière et vice-versa.

Car Squid Game est un distillat de noirceur, tellement concentré qu'on peut à un moment se laisser surprendre à sentir de l'humanité apparaître et grandir au milieu de ce massacre sans visage humain apparent.

Au milieu de la perversité de l'anonymat, de ces jeux d'enfants mettant sur un même plan l'innocence, la pureté et des assassinats barbares, naît un sursaut désespéré d'humanité. Le personnage principal, un anti-héros, un raté dans une société où il ne sait que mendier, mentir, manipuler, révèle dans le jeu une partie insoupçonnée de lui-même : un humanisme engagé et un comportement héroïque.

C'est à travers lui que passe la lumière. Il est comme un grain de sable entre ces deux machines à broyer l'humain : l'impitoyable société moderne où chaque Won se gagne au prix du mépris de toute règle, et l'implacable organisation de ce jeu géant aux règles apparemment équitables mais où le centre est le spectacle de la mort, payé à prix d'or et presque inévitable. Cette humanité qui se débat au milieu de ce choix entre deux damnations : la liberté apparente dans un monde où l'homme est asservi et avili, ou une absence de liberté totale dans un micro-univers artificiel où le prix de la défaite est la vie.



L'humain semble pointer dans certaines rencontres, comme si ce n'était que face à la mort que l'homme pouvait réellement apprécier la vie, et l'autre en tant que personne. L'autre en tant que « Je-Tu », et non plus comme « Je-Cela »⁵. Comment malgré les comportements de survie les plus vils et les plus calculateurs, la vraie rencontre, même si elle est rare, nous apparaît ça et là à l'écran comme par magie. L'amour désintéressé entre deux êtres, réveillant le beau qui est en nous. Étonnant comme au milieu de la barbarie l'humain peut renaître comme une fleur de lotus au milieu de la boue et du sang, fragile et fascinant...

À partir de règles plutôt simples, mais aux enjeux suprêmes, la série ouvre des thématiques humaines immuables : l'ombre et la lumière, la vie et la mort, la haine et l'amour, la trahison et la fidélité, la vulnérabilité et la force. En poussant à bout la logique de ces paradoxes juxtaposés, de ces « polarités » éprouvées en concentré, *Squid Game* nous emporte dans un monde improbable, où rien ne semble ressembler à chez soi, et où pourtant chaque épisode met en lumière des parties de soi.

Regarder cette série, c'est comme boire un milk shake de « polarités » aux goûts très disparates et détonnants, et ne plus trop savoir quels ingrédients on avait mis au départ.

⁵ Martin Buber, 1923. *Je et Tu*

« Ce qu'on fait par amour s'accomplit toujours par delà le bien et le mal »⁶



⁶ Nietzsche, 1978. *Par delà le bien et le mal*.

3

Morale ou immorale ?

Oserait-on aborder ce sujet après avoir vu Squid Game ?



Tout est une question de timing, pourrait-on dire, car l'écho que l'on peut trouver à cette série touche notre époque en plein mille. De quelle époque parle-t-on ? Peut-on encore parler de morale dans nos sociétés en 2021 ? Ce mot a-t-il encore un sens ?

Trouver du sens et de l'appartenance dans un vide de sens total, n'est-ce pas l'absurde que révèle ce monde imaginaire à peine dystopique ? Aller au bout du non-sens et de l'immoral que la réalité nous offre aujourd'hui, n'est-ce pas l'ultime gageure de la série, à la manière de « Black Mirror » par exemple ?

À une époque où la morale n'est plus une boussole pour personne, à part quelques vagues valeurs familiales ou sociétales que l'on peut encore trouver dans les coins, à quoi peut-on se raccrocher aujourd'hui, sinon à une main sur le bord de la falaise de notre conscience ? Et à quoi se tient notre conscience ? L'individu a besoin du collectif, et quand la société ne nous offre qu'une forme de folie délirante, à quelle boussole collective l'individu peut-il se fier pour garder le cap du sens de sa vie ?

Là aussi, notre cerveau fait demi-tour dans son logis, car les valeurs et le sens émergent au fil du scénario à travers cette plongée dans les profondeurs abyssales de la condition humaine. Il émerge quand on croit avoir quitté toute forme de morale, toute forme de dignité, toute forme de liberté. C'est comme quand on regarde la vie face à la mort, elle ne prend plus le même sens. Elle émerge alors face à la perspective de sa non-existence. La valeur et le sens émergent du néant, de la prise de conscience de l'absence. Tant que je n'ai jamais eu de jambe cassée, comment puis-je apprécier de pouvoir marcher ? Faut-il prendre conscience que l'on meurt pour apprécier la vie ?

La morale peut prendre un visage différent à chaque niveau d'observation du scénario.

Un homme aisé et âgé, malade et mourant, cherche à se distraire avant sa mort en embarquant d'autres vies dans son délire. Ceci semble tout à fait immoral, il est assez facile de trancher à ce niveau.

Il organise toute une mise en scène, un jeu où la règle fait office de loi divine, où personne ne pourra tricher sous peine de mort. Il laisse se dérouler la loi du plus fort où il semble que les truants et les gros bras s'en sortent encore une fois sans être trop inquiétés par la morale. Là aussi la balance penche facilement du côté du « mal. »

Mais qu'est-ce qui motive les participants, les « joueurs », et ceux qui font partie des hommes masqués ? Est-ce toujours immoral si chacun s'engage sciemment en connaissant les enjeux ?

C'est sans doute la partie la plus délicate du scénario. Il fallait rendre crédible le fait que des personnes soient assez désespérées pour vouloir participer volontairement à ce jeu, en tout cas dans un deuxième temps... Il fallait nous montrer suffisamment de leurs vies pour que l'on puisse comprendre le « pourquoi », entrer en empathie avec eux, toucher l'humain dans l'inhumain. Est-ce alors immoral de proposer un espoir, aussi minime soit-il, là où les lueurs se sont éteintes les unes après les autres au milieu de cette violence du monde ? Est-ce immoral que le loto fasse fortune par les contributions des revenus les plus modestes, faisant miroiter des millions d'euros avant chaque tirage ?

Tout gagnant est un joueur, voici l'esprit du joueur aveuglé par l'espoir, quelle que soit la probabilité du gain... Faut-il le lui reprocher ?

Et sur ce fond de nombreux meurtres, certainement immoraux, mais dont la justice est presque acceptable si l'on s'en réfère aux règles du jeu, naît vers la fin de la saison un duel spectaculaire et dépouillé, une forme de lutte finale, peut-être entre « le bien et le mal », « l'amour et la haine », l'entraide et la compétition. Étonnamment, le spectateur découvre alors que le maître du jeu, contraint de faire appliquer la règle qu'il a instaurée, s'incline devant la seule décision qui puisse donner l'avantage à l'entraide sur la compétition : l'abandon des joueurs. Le « vainqueur », dans un élan de compassion et d'écœurement, abandonne pour sauver le « perdant » qui est censé abandonner également. Mais le « perdant » refuse d'abandonner et perd ainsi la partie et la vie dans un suicide inattendu. Pourquoi ? On comprend par la suite que son sacrifice est le reflet d'un geste suprême d'entraide, puisque son calcul est de faire confiance au gagnant pour qu'il reverse une partie de son gain à sa mère... L'entraide prend le dessus de manière inattendue.

Il est intéressant de voir comment la série nous amène dans les profondeurs de l'humain en déroulant petit à petit l'histoire personnelle des participants, où l'on se rend compte que leur motivation à mettre leur vie en jeu est profondément ancrée dans leur volonté de protéger des êtres chers. Cette ultime décision désespérée a pour origine en fait l'amour et l'attachement, comme une dernière parcelle d'humain et de chaleur dans un monde violent et

déshumanisé. Cette série apparemment truffée de violence gratuite, se dévoile progressivement comme un ultime combat de miettes d'humanité, aussi infimes soient-elles, contre le rouleau compresseur d'un monde « moderne » impitoyable et immoral. L'espoir naît au fond du désespoir le plus absolu.



4

Espoir ou espérance ?

« Tout le malheur des hommes vient de l'espérance qui les arrache au silence de la citadelle, qui les jette sur les remparts dans l'attente du salut. »⁷

⁷ Albert Camus, 1951. *L'homme révolté*.

Le « salut » est ici représenté par cette immense boule transparente suspendue au plafond qui se remplit de billets de Wons au fur et à mesure que le nombre des joueurs diminue...

La vision de cette bulle remplie d'argent agit directement sur le circuit neuronal de la récompense. Elle a une action forte et concrète sur la motivation du comportement en stimulant les trois composantes du système de la récompense : composantes affective, motivationnelle et cognitive. Tous les facteurs de l'addiction sont poussés à l'extrême : Le gain est gigantesque et directement visible au-dessus des têtes. La punition est tout aussi extrême et palpable par l'exécution pure et simple sur le champ. L'état de détresse sociale ou affective des participants ajoute un bras de levier supplémentaire sur les effets du système récompense/punition. Une vraie bombe pour stimuler les instincts de survie les plus féroces.

À cet endroit, les femmes et les hommes ont plutôt régressé à leur état animal. Cette impression participe au contraste omniprésent dans la série, qui nous laisse un peu perdu entre des sensations extrêmes et contradictoires. On peut imaginer écouter une musique avec toutes les fréquences poussées à saturation. C'est un peu traumatisant pour les tympans, tout comme la série l'est potentiellement pour notre psychisme, tout en révélant une certaine finesse cachée derrière cette intensité.

Est-il encore temps pour Pandore de refermer la jarre des maux de l'humanité pour conserver un peu d'espoir ? Si l'espérance, selon Camus, est à l'origine de bien des maux, qu'en est-il de l'espoir ? L'espoir ne serait-il pas justement du côté de l'entraide et de l'humain qui surgissent du fond du gouffre des aliénations et des maux des comportements animaux perdus dans l'espérance ?

« (...) car il est en vérité très rare celui qui n'est pas vraiment désespéré. »⁸ Et comment sortir du désespoir, trouver l'équilibre entre l'éternel et le temporel en nous ? Comme le dit Kirkegaard, il faut déjà sortir du déni et accepter ce désespoir qui souvent nous brûle les yeux ou nous fait fuir. Que de fuites en avant, de résistances pour ne pas le voir, pour s'inventer des histoires. Éviter, toujours et encore. Que fait-on en regardant Squid Game ? Évite-t-on le monde en s'affalant devant les circonvolutions d'un scénario provocateur ? Ou plonge-t-on dans l'essence du désespoir pour regarder au microscope de quoi pourrait être fait l'espoir au-delà de tout évitement, de tout artéfact ? Peut-on vraiment aller à l'essentiel de notre condition désespérée ?

⁸ <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/l-espoir-fait-il-vivre-14-kierkegaard-au-dela-du>

« Le véritable désespoir, c'est ne pas réussir à être soi-même. » (ibid) Est-ce que d'une certaine manière, même au prix fort, le chemin des personnages n'est-il pas un voyage au cœur de soi ? Faut-il encore parler de désespoir ? Comme point de départ, certainement, mais les ouvertures apparaissent dans les prises de conscience progressives qui amènent certains participants à une forme de réalisation de soi, comme par exemple à travers certaines rencontres. Cette série serait-elle aussi kirkegaardienne ?

Est-ce que l'électrochoc de Squid Game peut nous aider sur le chemin de l'espoir pour nos sociétés, partant de là où nous sommes arrivés aujourd'hui ?

Sur ce chemin, les deux pieds dans un constat sans concession, que peut-on ajouter aujourd'hui à ce que Bergson écrivait déjà il y a bientôt un siècle ?

« Il s'agissait (...) d'une science qui portait sur la matière. Mais l'esprit ? A-t-il été approfondi scientifiquement autant qu'il aurait pu l'être ? (...) L'intelligence humaine a pu en effet, dans l'intervalle, faire légitimer par la science et investir ainsi d'une autorité incontestée son habitude de tout voir dans l'espace, de tout expliquer par la matière. Se porte-t-elle alors sur l'âme ? (...) Elle se donne une représentation spatiale de la vie intérieure (...) d'où les erreurs d'une psychologie atomistique, qui ne tient pas compte de la pénétration réciproque des états de conscience ; d'où les inutiles efforts d'une philosophie qui prétend atteindre l'esprit sans le chercher dans la durée. S'agit-il de la relation de l'âme au corps ?

La confusion est encore plus grave. Elle n'a pas seulement mis la métaphysique sur une fausse piste ; elle a détourné la science de l'observation de certains faits, ou plutôt elle a empêché de naître certaines sciences, excommuniées par avance au nom de je ne sais quel dogme (...). L'activité de l'esprit a bien un concomitant matériel, mais qui n'en dessine qu'une partie ; le reste demeure dans l'inconscient. Le corps est bien pour nous un moyen d'agir, mais c'est aussi un empêchement de percevoir. (...) Notre cerveau n'est ni créateur ni conservateur de notre représentation ; il la limite simplement, de manière à la rendre agissante. C'est l'organe de l'attention à la vie. Mais il résulte de là qu'il doit y avoir, soit dans le corps, soit dans la conscience qu'il limite, des dispositifs spéciaux dont la fonction est d'écarter de la perception humaine les objets soustraits par leur nature à l'action de l'homme. (...)

Il suffit de regarder comment on se jette sur le plaisir : on n'y tiendrait pas à ce point si l'on n'y voyait autant de pris sur le néant, un moyen de narguer la mort. (...) En vérité, si nous étions sûrs, absolument sûrs de survivre, (...) les plaisirs subsisteraient, mais ternes et décolorés. (...) Ils pâliraient comme la lumière de nos ampoules au soleil du matin. Le plaisir serait éclipsé par la joie.

Joie serait en effet la simplicité de vie que propagerait dans le monde une intuition mystique diffusée, joie encore celle qui suivrait automatiquement une vision d'au-delà dans une expérience scientifique élargie. À défaut d'une réforme morale aussi complète, il faudra recourir aux expédients, se soumettre à une « réglementation » de plus en plus envahissante, tourner un à un les obstacles que notre nature dresse contre notre civilisation. (...)

L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. À elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre. À elle de voir d'abord si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux. »⁹

⁹ Henri Bergson, 1945. *Les deux sources de la morale et de la religion*. Oeuvres complètes, Editions Skira, Genève.